

Origine, Mythes et contes du pastoralisme.

La révolution Néolithique a permis l'émergence de l'homme moderne et son essor démographique à la surface de la terre. Elle a pu se produire grâce à deux facteurs : la maîtrise de la culture des céréales et la domestication de l'animal sauvage.

C'est au cours de millénaires qu'un peuple de chasseur-cueilleurs appris peu à peu à cultiver des céréales sauvages, emmer et paumelle répartis dans une vaste zone de la Palestine à l'Afghanistan. Dans cette même région des mouflons chassés comme gibier sont devenus les ancêtres du mouton actuel.

Les conséquences de cette transformation furent considérables : autrefois errant à la poursuite des troupeaux sauvages, les hommes apprirent à se sédentariser. Pour cela il leur fallait occuper un territoire, défricher des champs, établir des habitations et peu à peu se spécialiser dans des tâches nouvelles : faire du tissage, de la céramique, des outils, produire, stocker, échanger ...

Au début cette sédentarisation était relative : les communautés s'agrandissaient et les terres s'épuisaient vite. Il fallait rechercher au bout de quelques saisons de nouveaux espaces et cela explique le début de ce grand mouvement migratoire qui parti de la Méditerranée orientale va essaimer vers l'Afrique, l'Orient et l'Europe, absorbant au passage les rares populations humaines dissimulées sur ces espaces.

A ce phénomène s'ajoute aussi la diffusion par contact de ces nouvelles techniques, d'imitation ou d'innovation qui apparaissent en des lieux différents, comme le montre les civilisations amérindiennes ou asiatiques.

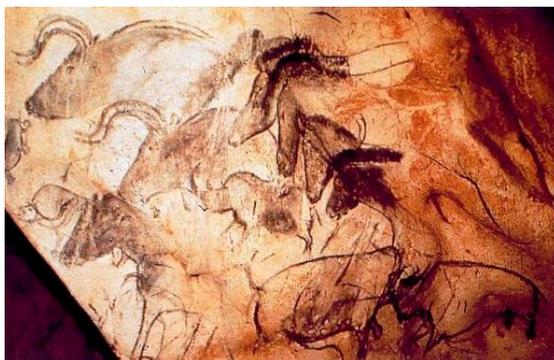
Ce mouvement sera relativement rapide : les premières traces de pastoralisme apparaissent en Asie mineure vers -7000 ans avJC, elles abordent la côte languedocienne et nos garrigues vers - 5500 ans avJC. Des grottes furent habitées autour de la Cèze qui contiennent une céramique particulière dite cardiale car le motif décoratif est créé par l'impression d'un coquillage marin répandu : le cardium.



Puis apparaissent des monuments funéraires vers -2 500 ans avJC, ce sont les dolmens et menhirs que l'on trouve sur le plateau du Mont Bouquet.



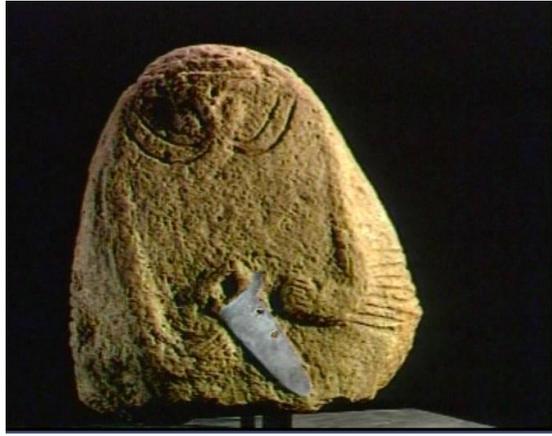
A ces rites funéraires sont liés des croyances et des représentations cosmogoniques qui fondent depuis longtemps l'imaginaire de l'espèce humaine. Déjà 40 000 ans plus tôt les grottes de l'Ardèche furent le théâtre de la plus incroyable « galerie d'art » que l'on puisse imaginer. Ici pas de tatouage, d'oeuvre ratée, d'emblée tout est saisi dans le mouvement de la vie sauvage. Chaque pan de galerie souterraine est une suite d'instantanés photographiques figés pour l'éternité dans un rapport secret avec la peau de la pierre qui l'inspire.



L'éclair sera éphémère mais on imagine bien que l'animal, source d'inspiration du chasseur paléolithique, sera dans sa version domestiquée aussi porteur de sens et de légendes que les siècles construiront au gré des civilisations foisonnantes. Ce sont quelques unes d'entre elles qui sont évoquées dans ce qui suit.

Les statues menhir :

Les seules figurations humaines contemporaines de ces mégalithes sont des dalles calcaires plates d'environ un mètre ou plus taillées et incisées, trouvées en nombre dans l'Uzège et qui portent des caractères physiques reconnaissables : des mains, des bras, des yeux. Ces silhouettes sont parfois parées d'objets divers : un collier, une ceinture portant un couteau, une longue crosse.



On ne sait rien de leur signification. On a voulu y voir un guerrier, un chef, mais pourquoi pas aussi une sacralisation de la figure du berger avec ses accessoires quotidiens, son bâton et son couteau ? Dans une société essentiellement pastorale, c'est semble t'il une figure dominante.

L'animal est aussi objet de culte, on le vénère parce qu'il apporte la prospérité. Le symbolisme religieux et rituel des moutons a commencé avec quelques-unes des premières religions: les crânes de béliers et de taureaux occupaient un emplacement central dans les sanctuaires de Çatal Hüyük, il y a environ 8 000 ans. Dans la religion égyptienne antique, le bélier était le symbole d'Amon dans son incarnation comme dieu de la fécondité.



La bible témoigne de l'histoire des tribus nomades d'Israël et utilise abondamment la métaphore du Dieu berger :

Quand Jacob bénit les enfants de Joseph, il invoque le Dieu pasteur d'Israël : « Que le Dieu, devant la face duquel ont marché mes pères, Abraham et Isaac, le Dieu qui a été mon berger depuis que j'existe jusqu'à ce jour, que l'ange qui m'a délivré du mal, bénisse ces enfants, et qu'ils portent mon nom et le nom de mes pères Abraham et Isaac, et qu'ils multiplient très abondamment sur la terre! »

David n'est qu'un modeste pâtre devenu roi : « Il choisit David son serviteur, et le

prit des parcs des brebis. Il l'amena d'auprès de celles qui allaitent, pour paître Jacob, son peuple, et Israël son héritage. Alors David les fit paître suivant l'intégrité de son cœur, et les conduisit par la sagesse de ses mains. »

Au jour du sacre de David, les tribus d'Israël réunies disent : « Et même auparavant, quand Saül était roi sur nous, c'est toi qui faisant sortir et ramenait Israël, et l'éternel t'a dit, c'est toi qui paîtras mon peuple et qui sera le conducteur d'Israël. »

Dans le Nouveau Testament, l'apôtre Jean évoque également le bon Pasteur : « En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis mais qui y pénètre par un autre endroit, est un larron et un brigand. Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis. Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle ses propres brebis par leur nom et les mène dehors. Et quand il a mené dehors ses propres brebis, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parcequ'elles connaissent sa voix. »

L'autre face du berger inhérente à la finalité de l'élevage est celle du sacrificateur. Les animaux doivent être sacrifiés pour nourrir et enrichir les hommes. Dans le livre de Zacharie cette injonction est violente : Ainsi dit l'Eternel, mon Dieu «Pais le troupeau de la tuerie, que leur possesseurs tuent, sans passer pour coupables, et dont les vendeurs disent : Béni soit l'Eternel, je me suis enrichi, et les bergers ne les épargnent pas. »

Selon l'histoire, un bélier est sacrifié comme un substitut à Isaac après qu'un ange a retenu la main d'Abraham qui allait sacrifier son fils.

L' Aïd el-Kebir est l'une des principales fêtes rituelles annuelles de l'Islam au cours de laquelle des moutons (ou autres animaux) sont sacrifiés en souvenir de cet acte.

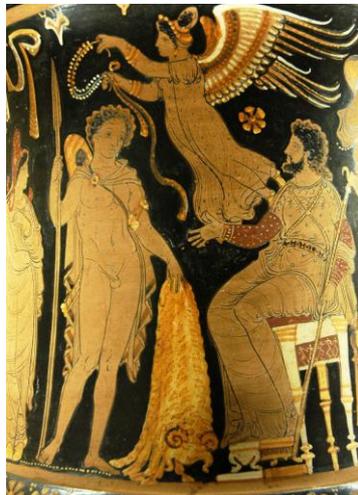
Les Grecs et les Romains sacrifiaient aussi régulièrement des moutons dans leur pratique religieuse et le judaïsme traditionnel offrait des moutons dans le cadre du Korban. Les traces de moutons, comme avec l'agneau de Pâques et l'emploi du shophar sont encore présentes dans les traditions juives modernes.

Dans le christianisme, une assemblée de fidèles est souvent évoquée comme un troupeau, et les moutons font partie de l'iconographie chrétienne de la naissance de Jésus. De nombreux saints chrétiens sont considérés comme des bergers. Le Christ est aussi décrit comme l'agneau sacrificiel de Dieu (*Agnus Dei*) et les célébrations de Pâques s'accompagnent traditionnellement d'un repas avec de l'agneau "pascal".

Les termes « ouailles » et « *pecus* » ont été longtemps utilisés pour désigner les troupeaux de moutons puis, par analogie, les sociétés humaines.

Mythologie Grecque :

Dans l'histoire de la **toison d'or** il s'agit de la toison de Chrysomallos (Χρυσόμαλλον Δέρας / *Chrysómallon Déras*), bélier ailé sur lequel Phrixos et Hellé s'enfuirent pour échapper à leur belle-mère, Ino. Arrivé en Colchide (la Géorgie d'aujourd'hui), Phrixos immola le bélier à Zeus et donna la toison à Éétès, le roi du pays, en remerciement de son hospitalité. La toison fut alors confiée à la garde d'un dragon. Plus tard, Jason organisa la célèbre expédition des Argonautes à bord de l'*Argo*, et parvint à s'emparer de la Toison d'or, grâce à l'aide de Médée, la fille d'Éétès.



Dans l'*Odyssée*, l'épopée d'Homère qui tient son nom au héros Ulysse (Odysseus en grec), les navires de celui-ci, séparés du reste de la flotte, arrivèrent entre autres aventures sur l'île des Cyclopes, monstres à un seul oeil, vivant dans des cavernes. Emportant du vin, Ulysse partit explorer l'île avec quelques-uns de ses compagnons. Dans une grotte, il trouva des signes d'élevage. Sourd aux conseils de son équipage, il insista pour attendre le retour du berger. Le cyclope Polyphème, un géant, rentrant avec son troupeau, une fois arrivé dans la grotte, bloqua l'entrée avec un énorme rocher. Il découvrit les Grecs, en dévora deux en guise de dîner et deux autres au petit déjeuner. Les grecs ne pouvaient s'échapper parce que seul le Cyclope était de force à déplacer le rocher. Mais Ulysse conçut un plan : il fit boire le Cyclope jusqu'à l'ivresse et quand celui-ci lui demanda son nom, il répondit "Personne". Alors que le Cyclope cuvait son vin, Ulysse l'aveugla en lui plantant dans l'œil un épieu durci au feu. Polyphème appela à l'aide. D'autres Cyclopes accoururent et lui demandèrent qui l'avait agressé. Sa réponse ayant été *Personne*, ils repartirent. Ulysse attachait alors chacun de ses hommes sous un mouton et se cramponna lui-même au ventre d'un bélier. Quand, au matin, le Cyclope aveugle laissa sortir son troupeau, les Grecs purent ainsi s'enfuir.



Hermès avait fait à la fille de Dryops un enfant monstrueux, mi-homme mi-bouc, qui s'appela PAN. Pan ressemblait aux satyres, avec un front cornu, un corps velu et des jambes de bouc. Pan devait devenir, comme son père, un joueur de flûte et un grand pourchasseur de nymphes. En Arcadie, au centre du Péloponnèse, les bergers qui menaient leurs chèvres et leurs moutons sur les flancs du Ménale ou dans les gorges du Cyllène, redoutaient particulièrement les irruptions de ce démon, qui jouait à les effrayer, eux et leurs troupeaux.



C'est en Grèce que se développe un genre poétique construit autour des amours des dieux et des mortels dans le cadre d'une campagne idyllique peuplée de nymphes et de bergers conduisant leur troupeau au son divin de la flûte. Dionysos et Pan y mènent la danse dans une sarabande festive chantée par des générations d'auteurs plus ou moins inspirés, comme Théocrite. On est loin du monde réel et âpre de la vraie vie paysanne.

Ce genre littéraire fera florès chez les romains comme dans les bucoliques d'Ovide :

« Quels bois, quels taillis vous possédaiet, ô Naiades, lorsque Gallus périssait consumé par un indigne amour? Certes, ni les sommets du Parnasse, ni ceux du Pinde, ni la fontaine d'Aganippe ne devaient vous retenir. Les lauriers eux-mêmes et les myrtes le pleurèrent; tandis qu'il gisait sur la roche déserte, le Ménale couvert de pins, et les rochers glacés du Lycée le pleurèrent aussi. Les brebis se pressèrent autour de lui : car elles aussi nous aiment;

ne les dédaigne pas, divin poète : le bel Adonis aussi fût paître des brebis au bord des ruisseaux. Le chevrier vint aussi, les bouviers vinrent à pas lents, Ménalque vint tout mouillé par Teau où se conservent les glands.

Et tous : « D'où te naquit cet amour? » demandent-ils.

Apollon vint aussi : « Quelle est, dit-il, ta folie, ô Gallus! Lycoris, que tu aimes, a suivi un autre amant au milieu des neiges et dans l'horreur des camps. »

Silvain arriva à son tour, la tête ornée de couronnes rustiques, agitant les férules en fleur et les lis superbes. Pan, le dieu de TArcadie, arriva, et je le vis moi-même, le visage rougi par le minium et par les baies sanglantes de l'hièble : « Quand, dit-il, cesseront tes larmes? Amour n'a pas souci de tels chagrins; le cruel Amour ne se rassasie pas des larmes, ni le gazon de l'eau des ruisseaux, ni les abeilles du cytise, ni les chèvres du feuillage. »

Parmi les romans pastoraux les plus connus voici Estelle et Némorin de Claris de Florian. Il conte l'amour naissant de deux enfants bergers qui vivaient à Massanes près d'Anduze. On y trouve des descriptions intéressantes la vie des bergers :

« C'était aux premiers jours de mai; on allait tondre les brebis. Ce travail est mêlé de fêtes ; dès le matin les bergers et les bergères se rendent à la vallée avec les moutons qu'ils vont dépouiller.

Chaque pasteur prend un lien d'osier, renverse le doux animal, inquiet du sort qu'on lui prépare, et attache ensemble ses quatre pieds. Le mouton, couché sur la terre, soulève la tête en bêlant ; il tremble à l'aspect des ciseaux terribles dont il voit les bergers s'armer. On s'assied en cercle : la tonte commence, et le cliquetis du fer, les chansons des jeunes bergères, les éclats bruyants de la joie commune n'interrompent point les musettes qui font danser près de là ceux qui n'ont point de troupeaux. Plus loin, des jeunes hommes robustes s'exercent au saut, à la lutte ; d'autres, sur de petits chevaux qui ont la vitesse du cerf, disputent le prix de la course ; d'autres, avec un mail de cormier, font voler dans l'air une boule de buis. Quelques pasteurs quittent le travail pour aller danser avec les bergères, tandis que les plus jeunes filles s'emparent de leurs ciseaux pesants, et d'une main faible et peu exercée coupent l'extrémité de la laine, en craignant d'offenser la brebis. »

Plus loin Florian fait une description vivante du départ des troupeaux vers les montagnes cévenoles où il mêle prose et poésie:

L'instant du départ des troupeaux est une époque célèbre dans le pays qu'Estelle habitait. On s'y prépare dès long-temps. Chaque fermier, chaque pasteur marque ses brebis d'une lettre ou d'un chiffre; il assemble les bergers qui doivent les conduire à la montagne, leur donne ses ordres, ses conseils, leur fournit des armes et des provisions. Le joiu", le moment sont fixés pour que tous les troupeaux d'un village se réunissent dans le même lieu. C'est de là qu'ils partent ensemble.

La marche est ouverte par les chèvres, troupe indocile et légère qui s'avance la tête levée, bondit, s'écarte, revient, choisit les chemins les plus difficiles, s'élance au

sommet des rochers, s'y arrête pour brouter l'extrémité de la verdure, ne redoute ni berger ni chien, et n'obéit qu'à son caprice.

Après elles viennent les béliers, dont on a découpé la toison pour les peindre de couleurs diverses. Leurs cornes sont entourées de rubans. Leur fierté, leur gravité s'augmentent encore par ces ornemens. Ils marchent suivis des chiens armés de colliers brillans dont les pointes d'acier reluisent au soleil. Ces surveillans, soumis et fidèles, cèdent le pas aux béliers quand il n'y a point de danger à craindre, mais le reprennent au moindre péril.

Derrière eux on voit s'avancer les jeunes moutons et leurs mères; troupe innombrable, dont les sonnettes accompagnent les bêlemens des brebis, les aboiemens des chiens, les chansons des jeunes bergers. Ces derniers ferment la marche. Parés de leurs plus beaux habits, ils ont orné leurs chapeaux et leurs flûtes des bouquets qu'ils tiennent de leurs maîtresses. Armés d'épieux au lieu de houlettes, un air guerrier vient se mêler à leur douceur naturelle. Environnés de tous les habitans des ha-meaux, ils s'avancent en jouant des airs auxquels on répond par des applaudissemens. Les bergères sont sur leur passage : plusieurs d'entre elles versent des larmes; toutes font des vœux pour leur prompt retour ; toutes, se tenant par la main, suivent les pasteurs jusqu'à un ruisseau où les deux troupes séparées chantent alternativement cette chanson :

Les Bergers :

Adieu, charmantes bergères
Nous quittons ces beaux climats
Nous allons porter nos pas
Vers des terres étrangères;
Là, jusqu'à notre retour
Point de plaisir, point d'amour.

Les Bergeres :

Adieu, nos amis, nos frères;
Adieu, fidèles amants;
Rapportez des coeurs constants
A celles qui vous sont chères;
Pour nous, jusqu'à ce retour,
Point de plaisir, point d'amour.

Les Bergers :

Sur ces montagnes lointaines
Vos troupeaux s'embelliront:
Mais vos bergers souffriront ;
Et, pour soulager leurs peines.
Ils n'auront dans ce séjour

Point de plaisir, point d'amour,

Les Bergères :

Le voyageur solitaire
Qui verra notre pays
S'arrêtera tout surpris
En disant à la bergère :
Eh quoi ! dans ce beau séjour,
Point de plaisir, point d'amour!

Les Bergers :

Si, pour nous rendre infidèles
Les beautés de ces hameaux
Viennent consoler nos maux.
Nous dirons: Vous êtes belles;
Mais pour nous, jusqu'au retour
Point de plaisir, point d'amour.

Les Bergères :

Si quelque amant de la ville
Venait, d'un air séducteur,
Pour suspendre notre cœur.
Nous dirons: C'est inutile ;
Pour nous, jusqu'à leur retour,
Point de plaisir, point d'amour.

Ce roman aujourd'hui désuet, est écrit dans la même veine que le Daphnis et Chloé de Lungus qui l'inspire. Il fut un succès littéraire pour des générations et Berlioz en a tiré sa symphonie fantastique.

Le thème pastoral a toujours inspiré également la poésie:

LES BERGERS

Viens. Le sentier s'enfonce aux gorges du Cyllène.
Voici l'ancre et la source ; et c'est là qu'il se plaît
à dormir sur un lit d'herbe et de serpolet,
à l'ombre du grand pin où chante son haleine.

Attache à ce vieux tronc moussu la brebis pleine.
Sais-tu qu'avant un mois, avec son agnelet,
elle lui donnera des fromages, du lait ?
Les Nymphes fileront un manteau de sa laine.
Sois-nous propice, Pan ! ô Chèvre-pied, gardien

des troupeaux que nourrit le mont Arcadien,
Je t'invoque... Il entend ! J'ai vu tressaillir l'arbre.

Partons. Le soleil plonge au couchant radieux.
Le don du pauvre, ami, vaut un autel de marbre,
si d'un cœur simple et pur l'offrande est faite aux Dieux.

José Maria de HEREDIA

Le berger est en contact étroit avec les cycles de la nature et cette harmonie est magnifiquement exprimée par Alfred de Musset dans cet instant saisi à la tombée de la nuit :

L'étoile du soir

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?

La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère ;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser ;
Tu fuis, en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends vers la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,

Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?

Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête ; -
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

On l'a déjà dit, cet univers littéraire a été créé par des citadins pour des citadins

éloignés de la réalité rurale.

Pour autant il y a un univers culturel propre au pastoralisme, dont témoignent de nombreux contes transmis par la traditions orale. Parmi ceux-ci il y a cette belle histoire construite sur la musicalité des cloches :



Quand lo troupeù vai en montanha :

Quand lo troupeù vai en montanha, sabètz pas? Nani!

E ben, la grossa clapa dau moton fai : Montam, montam, montam....

La feda, desgordida, ambe sa sonalha clara : Davalarem, davalarem, davalarem...

E l'anhélet, que devinha sai que lo lop, biala : Belèu, belèu....

(Quand le troupeau va en montagne, vous ne savez pas? Non!

Eh bien, la grosse sonaille du mouton fait : Nous montons, nous montons, nous montons...

La brebis, dégourdie, avec sa clochette claire : Nous descendrons, nous descendrons, nous descendrons...

Et le petit agneau qui devine peut-être le loup, bête : Peut-être, Peut-être...)

Une autre histoire dramatique qui vient de l'Hérault voisin est une mise en garde sur les dangers des gouffres qui parsèment les garrigues et leurs rapports étroits avec les sources des vallées :

La légende de la Clamouse :

Une pauvre paysanne, abandonnée par son mari, élève sa nichée de son mieux. Elle tire

les légumes d'un petit potager. Quelques chèvres, quelques brebis lui donnaient la laine. Lorsque le fils aîné eut dix ans, elle le plaça dans les Causses, près du village de La Vacquerie, en qualité de "pillard" (petit pâtre).

Un an plus tard, le petit "Estiennou" revint et remit au sol l'argent qu'il avait gagné. Il lui raconta comment il déjeunait d'un morceau de fromage dans la semaine et d'une tranche de jambon le dimanche. Comment il s'amusait avec un couteau à décorer des branches vertes qu'il jetait ensuite dans un "aven" sans fond dans lequel on entendait mugir les eaux.

Sa mère lui montra alors une branche sculptée qu'elle avait trouvée sortant de la source de la Clamouse au bord de l'Hérault. Estiennou la reconnut.

On décida que pour donner des nouvelles, Estiennou jetterait dans l'aven du causse un bâton identique. Cela signifiait que tout allait bien. Sa mère vécut heureuse, sans inquiétude, recevant de temps à autre une branche taillée.

Son troupeau de chèvres et de brebis fut anéanti par la maladie, il ne lui resta plus que deux bêtes. Son petit Estiennou décida de lui envoyer chaque mois un agneau : "Mon maître ne connaît pas le nombre de ses bêtes et il n'est pas juste qu'avec vous mes frères et mes petites soeurs souffrent de la faim".

Dés lors, chaque mois, la première nuit sans lune, la source lui apportait son présent. Chaque fois l'agnelet était plus beau, plus gras, plus fort et la malheureuse se réjouissait d'avoir un petit si intelligent et dévoué.

Il deviendra un grand garçon, aura un troupeau, des brebis, un mulet pour labourer la terre, et portera des fagots d'écorce d'yeuse aux tanneurs de Lodève.

Voilà qu'en faisant son rêve, gelant dans la nuit, elle vit arriver l'envoi qu'elle espérait, elle le tira avec une branche. Dieu ! qu'il était gros l'agneau, cette fois-ci ! Soudain un cri terrible traversa le vallon sauvage, le cri d'une mère qui trouve son fils mort.

Elle venait de reconnaître son fils, son petit Estiennou qui s'était laissé entraîner dans le gouffre par un agneau vigoureux et qui avait suivi sa victime dans la rivière souterraine.

La pauvre abandonnée devint folle, et chaque nuit quand sa jeune nichée dormait, elle venait attendre les branches sculptées ou les petits agneaux. Puis se souvenant de l'horrible vision se mettait à hurler jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent.

Les chasseurs, les charbonniers, les chevriers de la montagne ne la désignèrent plus que sous le nom de la "Clamoussa" (la hurleuse) et quand elle mourut, ce nom resta à la source près de laquelle elle a tant pleuré.

(Texte original d'après François DEZEUZE dit "L'ESCOUTAÏRE")

Le Picart, bélier de Saint Jean de Fos :

Il fut un temps où, quelques jours avant Pentecôte, des bigotes constatèrent que les nappes de l'autel de l'église étaient déchirées et que les vases et les fleurs servant à son ornementation étaient brisés et piétinés. Le démon fut accusé de ce sacrilège et le curé appelé à la rescousse. Armé de son goupillon, le prêtre dut faire face à une bête barbue et cornue en laquelle il fut seul à reconnaître Lucifer. Toutes les personnes présentes s'accordèrent pour dire qu'il s'agissait d'un bélier affolé mais incontestablement satanique. Acculé sur le pont au-dessus des gorges de l'hérault, le bélier fut précipité au fond du gouffre noir par les pics de ses poursuivants qui hurlaient Pica-lou ! Pica-lou !

Jusqu'à la fin du XX^e siècle, le mannequin du bélier circulait dans les rues de Saint Jean de Fos et de Montpeyroux.

Le **mouton** (*Ovis aries*) est un mammifère domestique herbivore de la famille des bovidés, de la sous-famille des Caprinés et du genre *Ovis*. L'homme élève le mouton pour sa viande, son lait, sa laine et sa peau avec laquelle on prépare un cuir appelé « basane ».

C'est un mammifère ruminant qui est présent aujourd'hui surtout sous sa forme domestiquée, bien que six espèces sauvages existent toujours. À l'instar de tous les ruminants, les moutons sont des ongulés marchant sur deux (un nombre pair) doigts (*Cetartiodactyla*). Ils descendent très probablement d'un mélange de sous-espèces de l'espèce de mouflon sauvage (*Ovis gmelini* ou *Ovis orientalis*) la plus occidentale, à 54 chromosomes, originaire du Moyen-Orient.

C'est l'un des premiers animaux à avoir été domestiqué et il est surtout apprécié pour sa laine et sa viande. La laine de mouton est le poil animal le plus utilisé et est généralement récoltée par une coupe avec des cisailles (la tonte).

Les moutons sont élevés dans le monde entier et ont joué un rôle central dans de nombreuses civilisations. À l'heure actuelle, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Patagonie et le Royaume-Uni sont les principales régions consacrées à cet élevage.

Du fait de la proximité de cet animal avec l'homme, le vocabulaire autour de l'espèce est riche. Le petit du mouton est l'agneau (féminin : agnelle), la femelle est la brebis et le mâle est le bélier, le terme **mouton** désigne un mâle châtré ou par un usage impropre l'espèce. La mise bas s'appelle l'agnelage et la bergerie est le nom du bâtiment construit pour accueillir les moutons. Les termes « ouaille(s) » et « *pecus* » ont été longtemps utilisés pour désigner les troupeaux de moutons puis, par analogie, les sociétés humaines.

Le mot « mouton » est issu de **multo*, terme provenant des langues celtiques et désignant les mâles châtrés de l'espèce. On retrouve la racine par exemple en

irlandais *molt* ou en breton *maout*[1]. Ce terme s'imposera même en italien sous la forme *montone*. Cependant le nom latin de l'espèce était *ovis*, *ovicula* désignant les brebis. Le dernier terme allait dériver en français en ouaille[1].

Ovis est aujourd'hui le nom scientifique du genre, et le nom de l'espèce est *aries*. On utilisait en gallo-romain le terme de *vervex* pour désigner les « mâles châtrés » et de *aries* pour désigner les « béliers », comme en témoigne encore le terme *Oaie* en roumain. Le système paraît avoir été désorganisé par la ressemblance formelle avec *ovum* pour œuf qui a amené la disparition d'*ovis* et son remplacement par plusieurs substituts[1]. Peu à peu le terme bélier s'impose et *vervex* prend le sens de brebis au IX^e siècle où il a peu à peu évincé ouaille, du moins dans les parlers septentrionaux. En Anglais, le terme devenu *mutton*, a été importé par les conquérants Normands et désigne uniquement la viande.

Le mouton bêle mais le bélier blatère (comme le chameau).

